

Valérie Gateau (2009), Pour une philosophie du don d'organes

Vrin, Paris, 253 pages
ISBN 9782711621873

Le propos de l'auteur est d'«apporter une pierre philosophique» (p. 221) au débat sur les transplantations d'organes, particulièrement sur les greffes avec donneur vivant. L'exemple qu'elle prend tout au long de son livre est celui de la greffe de foie, mais l'exemple est utilisé de manière à éclairer la problématique générale du don d'organes. Que signifie «apporter une pierre philosophique», et en quoi cela diffère-t-il d'une réflexion sur l'éthique de la transplantation menée par un philosophe? L'auteur ne le dit pas explicitement, mais il n'est pas difficile de comprendre sa position sur cette question:

- 1° Les bioéthiciens, philosophes ou non, ont tendance à concevoir leur discipline comme une éthique *appliquée*: Ils adoptent d'abord un point de vue philosophico-éthique, essentiellement le déontologisme (Kant) ou l'utilitarisme (Bentham, Mill), qu'ils appliquent ensuite aux questions de bioéthique. L'auteur est en désaccord avec cette approche, car les philosophes du passé ayant élaboré leurs conceptions dans des cadres théoriques différents, ayant à l'esprit des questions différentes, leurs thèses ne sont pas totalement adéquates pour les nouvelles questions qui nous préoccupent (même si, bien sûr, elles ne sont pas fondamentalement inappropriées: la question de la liberté du donneur ne saurait ignorer les conceptions élaborées par les philosophes du passé, notamment Kant et Mill).
- 2° Les questions que pose la problématique du don dépassent le cadre purement normatif, d'une part en amont, où des clarifications conceptuelles sont nécessaires (qu'est-ce qu'un véritable don ?), et d'autre part en aval, dans leur prolongement existentiel (quel est le sens de la vie et de la mort ?). Plus précisément, il s'agit «de questionner les concepts philosophiques de la liberté, du corps et du don» (p. 148). Depuis quelque temps, on a tendance à réunir toutes les questions non empiriques sous la rubrique «éthique» (pensons à la neuroéthique actuelle, qui reprend à nouveaux frais la question métaphysique du libre arbitre), mais au sens strict, s'interroger sur la liberté, le corps et le don, c'est questionner le sens de *concepts*, donc faire de la philosophie, et non de l'éthique (autrement dit: c'est parler de *ce qui est*, non de *ce qui doit être*).

L'auteur nous offre donc une philosophie du don, qui n'est pas seulement une éthique du don. Mais il ne faut pas entendre par là qu'elle ne conçoit son travail que comme une analyse conceptuelle. C'est même tout le contraire et, sur ce point, le travail qu'elle a mené est très original pour un philosophe. J'ai dit qu'elle ne concevait pas son approche à la manière d'une éthique appliquée (notamment de ce qu'on appelle le *principlisme*, à la suite de Beauchamp et Childress); j'ajouterais qu'elle la conçoit plutôt sur le modèle d'une

éthique *pratique*. Par là, j'entends une approche qui part de cas, dans leur complexité et leur spécificité, pour en examiner les implications éthiques et philosophiques. Les bioéthiciens qui favorisent cette approche (une forme de casuistique) s'appuient généralement sur des cas fictifs ou standardisés, qui jouent pour eux le rôle d'expériences de pensée; ils ne quittent donc pas leur fauteuil. L'auteur estime que cela n'est ni suffisant ni vraiment adéquat, et préfère une approche empirique, avec de vrais sujets. Ainsi, elle a mené une étude qualitative auprès des parties prenantes de la greffe de foie, à savoir les donneurs, les receveurs et les professionnels, pour savoir quelle était leur attitude par rapport à la transplantation, sur les points suivants: «liberté du consentement du donneur, réalisation de la balance des risques et des bénéfices, problème de la justice dans le recours au don entre vivants» (p. 98), en posant plus précisément des questions sur leur conception du don (par rapport à la vente ou au prélèvement obligatoire) et du corps humain. Comme on le voit, les quatre principes de la bioéthique ne sont pas absents, ils servent même de fil directeur, mais dans une approche *bottom-up* et non *top-down*.

L'avantage de mener soi-même une enquête quand on est philosophe, c'est qu'on pose aux sujets des questions qui ont une portée philosophique. Cela permet aussi d'éclairer les réponses à l'aide de doctrines philosophiques (celle de Walzer pour la justice, de Sartre pour la conception du corps). On mesure l'originalité de l'approche, qui montre la voie d'une articulation plus serrée entre l'empirique et le conceptuel, tout à fait bienvenue (trop de livres sur la bioéthique se contentent d'énoncer des considérations conventionnelles et bien-pensantes, sans grand recul réflexif et sans ancrage dans la réalité). Il faudrait veiller toutefois à ne pas donner dans le schématisme conceptuel, ce que l'auteur n'évite pas toujours, particulièrement lorsqu'elle présente l'utilitarisme et le kantisme.

Bernard Baertschi, Genève

Jan-Christoph Heilinger (Hrsg.) (2007), Naturgeschichte der Freiheit

Walter de Gruyter, Berlin, New York, 496 Seiten
ISBN 9783110191110

Von April 2006 bis Juni 2009 lief an der Berlin-Brandenburgischen Akademie der Wissenschaften das so genannte «Humanprojekt», das die Stellung des Menschen in der Natur im Licht der eindrucksvollen Erkenntnisse der Lebenswissenschaften in den vergangenen Jahrzehnten reflektiert hat. Das Humanprojekt bringt Wissenschaftlerinnen und Wissenschaftler zahlreicher Disziplinen und Traditionen zusammen und generiert dadurch gewissermaßen einen Schnappschuss der laufenden Diskussion. Die «Naturgeschichte der Freiheit», herausgegeben vom Koordinator des Projekts, dem Philosophen Jan-Christoph Heilinger, ist die erste dieser Momentaufnahmen und vereinigt die Positionen der deutschsprachigen Exponenten zur Debatte um den «freien Willen».

Der Begriff «Willensfreiheit» wirkt dabei zunächst einmal abschreckend. Zu lange schon beherrscht das Thema das Feuilleton und gewisse Ermüdungserscheinungen dürften auch in der wissenschaftlichen Diskussion selbst sichtbar sein. Doch der Band «Naturgeschichte der Freiheit» erschöpft sich keineswegs im Wiederkäuen altbekannter Positionen. Er ist vielmehr eine der besten integrativen Darstellungen des Problems, die in den letzten Jahren publiziert worden ist, wobei sich diese Qualität in dreierlei Aspekten zeigt: Erstens sind die Beiträge – und das ist für den Leser bedeutsam – meist kurz, konzis und bringen die jeweiligen Positionen auf den Punkt. Exemplarisch dafür sind die Ausführungen zum Kausalitätsprinzip in der Biologie durch Jens Reich. Zweitens steht die Debatte und der Austausch von Argumenten im Vordergrund – insofern widerspiegelt das Buch gut die Diskussionen an den Humanprojekt-Veranstaltungen selbst. Beispielhaft dafür ist der Disput zwischen Julian Nida-Rümelin und Michael Pauen zur Begrifflichkeit von Ursachen und Gründen. Drittens kommen auch neuere und originelle Standpunkte zum Ausdruck – etwa die Untersuchung der Bedeutung des Spielens für die Entwicklung von «freiheitlichem Verhalten» durch Eva-Maria Engelen.

Die Beiträge bieten eine naturwissenschaftlich-empirische, begriffliche und kulturphilosophische Perspektive auf menschliche Freiheit. Dies zeigt auf, wie sich die scheinbar starren Fronten in der Willensfreiheitsdebatte längst aufgeweicht haben – zugunsten eines differenzierteren Blicks auf die Frage, unter welchen Bedingungen menschliche Autonomie und Selbstbestimmung möglich sind. Medizinethisch Interessierten liefert der Band somit umfassende Einblicke in ein Thema, die diese vielleicht nicht direkt in ihrem wissenschaftlichen Alltag einbringen können, aber für ein fundiertes Nachdenken über die Basis ethischen Denkens bereichernd sind.

Markus Christen, Zürich

Philippe Steiner (2010), La transplantation d'organes. Un commerce nouveau entre les êtres humains

Paris, Gallimard, 342 pages
ISBN 9782070127597

La transplantation d'organes repose sur le commerce d'éléments du corps humain, autrement dit sur le passage d'organes solides, les seuls dont il est question dans cet ouvrage, d'un individu à un autre. Philippe Steiner, professeur de sociologie à la Sorbonne, étudie les problèmes soulevés par ce passage en analysant les frontières qu'il est appelé à transgresser: la frontière entre la vie et la mort (Première partie), parce que pour transplanter il faut le plus souvent décider de la mort d'une personne – et cela a nécessité une redéfinition de la mort légale –, la frontière de la peau (Deuxième partie), parce qu'il faut inciser des corps pour prélever et pour greffer – et cela nécessite une technique médicale de pointe –, et les frontières politiques (Troisième partie), parce

que les organes, comme d'autres parties du corps, sont devenus une nouvelle classe de ressources sociales – et cela nécessite la légitimation sociale du commerce de ces ressources, qui dépend de la manière avec laquelle les membres de la société les considèrent. Pour cette raison: «[Q]ualifier la transplantation d'organes de «commerce entre les êtres humains» signifie que l'enjeu du travail consiste, précisément, à se repérer dans les entrelacs mouvants du commerce social et du commerce marchand qui se font jour dans les discours et les pratiques régissant la transplantation d'organes» (p. 16).

À ce titre, Philippe Steiner souligne l'exception que représente la transplantation d'organes: dans un monde dominé par la vision marchande des rapports sociaux, les organisations qui structurent le fonctionnement de la transplantation se basent plutôt sur le «don altruiste» et sur des politiques de l'exhortation, où les familles et les communautés émotionnelles jouent un rôle central. Cependant, face au nombre croissant de patients placés en liste d'attente, l'éventualité que la coordination marchande puisse prendre place dans le commerce social des organes se fait de plus en plus réelle. Ce glissement se fait lorsque la «productivisation» de la mort pousse à l'écart la famille et les communautés émotionnelles. Face à cette éventualité, des questions politiques fondamentales apparaissent, dont la principale est celle de «savoir si l'on accepte de faire de l'inégalité dans l'accès aux ressources et de l'absence de politique sociale les moyens de soulager la détresse des malades par la détresse des vendeurs» (p. 20).

Dans ce livre bien documenté, Philippe Steiner nous invite à saisir un aspect le plus souvent négligé par la littérature consacrée aux aspects anthropologiques et éthiques de la transplantation; si le passage de la frontière entre la vie et la mort et de la frontière de la peau sont richement documentés et analysés dans la littérature bioéthique, le passage des frontières politiques – qui délimitent les États, mais qui déterminent également le statut des parties du corps, et les conditions de leur circulation dans l'espace social, y compris à travers le marché – soulève la question épineuse de la commercialisation de l'humain. L'approche sociologique nous permet ainsi de percevoir un aspect inquiétant de l'évolution du monde contemporain.

Simone Romagnoli, Genève

Corine Pelluchon (2009), La raison du sensible. Entretiens autour de la bioéthique

Die französische Philosophin Corine Pelluchon, die zunächst mit Studien zur politischen Philosophie von Leo Strauss hervortrat, beschäftigt sich in jüngster Zeit verstärkt mit bioethischen Fragestellungen. Ähnlich wie bereits in *L'autonomie brisée: bioéthique et philosophie* (PUF 2009), verknüpft ihr jüngstes Werk Ansätze moderner jüdischer Philosophie, insbesondere von Emmanuel Levinas und Leo Strauss, und politischer Theorie, beispielsweise von Michael Sandel, Martha Nussbaum und Jürgen Habermas, mit tagespolitisch aktuellen Fragestel-

lungen der Bioethik. Anders jedoch als das Vorgängerwerk besticht das nun erschienene kleine Büchlein vor allem durch die Absenz eines umfangreichen Fußnoten-Apparates und verwebt stattdessen gekonnt die komplexen bioethischen Probleme mit der Welt unseres Alltags. Auf diese Weise gelingt es der Autorin, die Herausforderungen dort zu thematisieren, wo sie alle angehen, nämlich im Leben der sozialen Gemeinschaft. Die fünf Themenbereiche, die die Autorin in den Gesprächen dieses Bandes behandelt, kreisen um die Bereiche Euthanasie, Stammzellenforschung, die Frage der Legitimität einer Leihmuttertschaft sowie um die Beziehung von ethischer Verantwortung mit dem Anspruch auf akademische Freiheit. Die Autorin, deren wissenschaftlicher Rat unter anderem vor der französischen Regierungskommission zur Revision der medizinischen Gesetzgebung 2009 Beachtung fand, plädiert für eine ethische Position zwischen dem Anspruch eines *maximalen* ethischen Humanismus einerseits – für deren Umsetzung sich besonders Vertreter religiöser Kreise einsetzen –, und eines *minimalen* Anspruchs auf Autonomie andererseits, der in erster Linie das Recht des Individuums auf Selbstbestimmung betont – wofür insbesondere liberale Denker eintreten. Basierend auf dem Konzept der Subjektivität bei Emmanuel Levinas entwirft Pelluchon einen dritten Weg: eine *Ethik der Verletzlichkeit* (*éthique de la vulnérabilité*). Jenseits religiöser Weltanschauungen bietet dieser eine tragbare Lösung für eine moderne zivile Gesellschaft. Die Autorin legt dies schlüssig dar, indem sie vor dem Hintergrund ihrer Konzeption einer Ethik der Verletzlichkeit die Bedingungen der Möglichkeit eines menschenwürdigen Umgangs des Einzelnen mit seiner Umwelt auslotet. Diese liegen für sie vor allem in einer Neuformulierung menschlicher Autonomie, die anstatt auf die Illusion einer uneingeschränkten Selbstbestimmung des Einzelnen auf die Einbeziehung jener Randgruppen zielt, die aufgrund gewisser Einschränkungen (Alter, Krankheit, Behinderung etc.) nicht oder nicht mehr in der Lage sind, jenes entscheidende Kriterium des «Menschseins» in unserer Gesellschaft zu erfüllen: nämlich die Autonomie, für sich selbst entscheiden zu können. An ihnen bewiese sich daher in der Praxis die Möglichkeit eines «Humanismus des anderen Menschen» (Levinas), so Pelluchon.

In dieser Auseinandersetzung offenbart sich als zentrale Frage, in welcher Gesellschaft wir leben wollen. Die Gesetzgebung zur Regulierung der Biomedizin spiegelt dabei das Menschenbild, das in unseren sozialen Werthaltungen zum Ausdruck kommt, und das weltweit – gerade auch innerhalb Europas – unterschiedlich diskutiert wird. Das Buch liefert somit durch die Darstellung des Konzepts einer Ethik der Verletzlichkeit nicht nur einen interessanten und innovativen philosophischen Ansatz zur Diskussion tagespolitischer Probleme, sondern dient zugleich hervorragend als Einblick in die aktuellen französischen Bioethikdebatten, die es vor dem Hintergrund einer Ethik der Verletzlichkeit kritisch reflektiert.

Silvia Richter, Heidelberg

**Oliver Müller, Jens Clausen, Giovanni Maio (Hrsg.) (2009),
Das technisierte Gehirn. Neurotechnologien
als Herausforderung für Ethik und Anthropologie**

mentis, Paderborn, 507 Seiten
ISBN 9783897856295

Was bis vor kurzem noch in den Science Fiction Bereich gehörte, beschäftigt uns inzwischen im wirklichen Leben: der technische Zugriff auf das menschliche Gehirn. Wie bei allen technischen Errungenschaften stellt sich die Frage, ob wir, was wir können, auch wollen und dürfen. Und wie immer, wenn diese Frage auftaucht, gibt es keine einfache, eindeutige Antwort. Im Falle der Technisierung des Gehirns scheint die Sache sogar besonders komplex zu sein. Zum einen, weil die meisten Anwendungen sich noch im Anfangsstadium der Erforschung befinden – weshalb über Nützlichkeit, Risiken und Langzeitwirkungen oft nur spekuliert werden kann und zum andern, weil hier wie bei kaum einem anderen Forschungsbereich Missbrauchs- und Manipulationsgefahren befürchtet werden. All dies zeigt der vorliegende Sammelband hervorragend auf.

Den Auftakt machen drei Beiträge über klinische und neurotechnologische Grundlagen. Es werden die technischen Anforderungen an Neuroimplantate geklärt und Einsatzmöglichkeiten von Gehirn-Computer-Schnittstellen, sog. Brain-Machine-Interfaces – vorgestellt. Letzteres anhand von Epilepsiepatienten und von schwerstgelähmten Menschen. Vielleicht hätte es der Übersicht gedient, wenn hier auch die Krankheitsbilder Morbus Parkinson, Depression und Zwangsstörungen vertieft diskutiert worden wären. Auf sie wird in verschiedenen Aufsätzen in unterschiedlichen Kontexten eingegangen, was eine Gesamteinordnung und -beurteilung schwierig macht. Im zweiten Kapitel geht es um soziokulturelle Kontexte, unter anderem um historische, juristische und ökonomische Aspekte. Hier sticht der Beitrag von Nicole C. Karafyllis über das Geschlecht des technisierten Gehirns heraus, der am Beispiel Autismus mit populärwissenschaftlichen Thesen über Unterschiede im männlichen und weiblichen Gehirn und deren angebliche Auswirkungen aufräumt. Eine Klarstellung, die überfällig war.

Das dritte Kapitel befasst sich mit den ethischen Kriterien für die Anwendung von Neurotechnologien, das vierte fragt nach den Herausforderungen für Aspekte des Personseins, das fünfte thematisiert neurotechnologisches Enhancement. Bezüglich Letzterem gilt es, Matthis Synofziks Beitrag hervorzuheben, der einen für die gesamte Debatte zentralen Aspekt betont: die Gefahr einer missverständlichen Begrifflichkeit. Wann ist etwas Therapie, wann Enhancement und was sind die Kriterien für eine solche Trennung? Was genau ist «Krankheit», was «Normalität», und was «die Natur des Menschen»? Erst wenn dies geklärt ist, kann man ethische Kriterien über die Entwicklung und vor allem über den Einsatz von Neurotechnologien diskutieren. Das macht auch das letzte Kapitel deutlich, in welchem es um Auswirkungen auf

das menschliche Selbstverständnis geht. Hier fragt unter anderem Thomas Zoglauer, ob sich der Mensch zwischen Natur und Technik neu verorten müsse. Sein Aufsatz zeigt anschaulich und differenziert die Chancen, aber auch die Gefahren von heutigen und zukünftigen Cyborg-Technologien auf. Und wie andere Autoren auch betont Zoglauer, dass, selbst wenn wir von der Unaufhaltsamkeit der technischen Entwicklung ausgehen und in der Technik eine «natürliche Erweiterung und Ergänzung des menschlichen Körpers» sehen, wir daraus kein normatives Urteil über die Gebotenheit von Cyborg-Technologien ableiten können.

Alles in allem ist es mit dem Sammelband «Das technisierte Gehirn» sehr gut gelungen, die ethischen und anthropologischen Herausforderungen, welche die Neurotechnologien mit sich bringen, umfassend darzustellen und zu diskutieren. Aufgrund des Buchumfangs von über 500 Seiten ist es wenig erstaunlich, dass einige Aspekte mehrfach behandelt werden. Entsprechend hilfreich wäre darum ein Stichwortverzeichnis gewesen.

Judith Hardegger, Zürich

The 7th International Conference on Clinical Ethics Consultation will take place on May 18-21, 2011 in Amsterdam

Programme and information: <http://www.iccec2011.org>

The Final International Conference of the Tiss. EU Project will take place on January 19-21, 2011 in Göttingen

Programme and information: <http://www.tisseu.uni-hannover.de/index.php>

L'Institut d'éthique biomédicale de la Faculté de médecine de Genève organise de 2009 à 2011 un cycle de conférences interdisciplinaires mensuelles ouvertes au public

Thème: «L'éthique...c'est tout naturel!»

Programme et informations: <http://www.neuroethique.ch>

Colloques de bioéthique et sciences humaines en médecine

Le colloque mensuel de l'Institut d'éthique biomédicale de la Faculté de médecine de Genève est ouvert à toute personne intéressée.

Programme et informations: <http://ib.unige.ch>

Research Colloquium Biomedical Ethics

The research colloquium in Biomedical Ethics is open to all who are interested.

Programme and more information in due time: <http://www.ethik.uzh.ch/ibme/veranstaltungen.html>

Institute of Biomedical Ethics
University of Zurich
Pestalozzistrasse 24
CH-8032 Zurich

Möchten Sie an dieser Stelle einen Veranstaltungshinweis publizieren? Wenden Sie sich mit Ihrem Vorschlag an contact@bioethicaforum.ch

Pour publier une annonce d'événement ici, merci d'adresser votre proposition à: contact@bioethicaforum.ch

Our thanks to Bioethica Forum reviewers for 2010

Sandra Bartels	Settimio Monteverde
Bernice Elger	Rouven Porz
Valérie Junod	Stella Reiter-Theil
Anne Kauffmann	Annette Rid
Florencia Luna	Jan Schildmann
Pietro Majno	